

## Lieux et non-lieux: pour une spatialité exilique<sup>1</sup>

**Alexis Nouss**

*Université d'Aix-Marseille/Collège d'études mondiales, Paris*

**Résumé:** L'expérience exilique échappe aux typologies du déplacement. Elle modifie la mesure spatiale autant que l'ordre ontologique, inventant de nouvelles appartenances et de nouvelles territorialités. Il importe de les examiner afin d'en tirer l'esquisse d'une identité voyageuse en réponse aux tensions communautaires parcourant les sociétés contemporaines.

**Mots-clés:** spatialité exilique, lieu, non-lieu, identité voyageuse

“On m’enseigne la science de l’adieu/Dans les plaintes échevelées, nocturnes [...]”,<sup>2</sup> dit un poème de Mandelstam. Ce savoir cruel appartient à ce que nous nommons *exilance*<sup>3</sup> et qui désigne le noyau existentiel commun à tous les expériences exiliques, à tous les sujets migrants, à la fois une condition et une conscience. Le suffixe *-ance* prend modèle sur Lévinas suggérant sans l’adopter “essance”<sup>4</sup> ou Derrida “différance”, ce dernier s’en expliquant par le fait que “la terminaison en *ance* reste indécise entre actif et passif”<sup>5</sup> Oscillation qu’accueille l’expérience exilique: entre une passivité devant le paysage culturel, plus ou moins connu, qui s’impose à l’exilé et qu’il n’est jamais sûr de maîtriser et une activité intense, actualisant la connaissance qu’il possède de l’ancien paysage culturel afin

de ne pas s'égarer dans le nouveau ou de s'en protéger. Comme si un plan de Londres servait à s'orienter dans Paris, un plan de Berlin d'avant-guerre à se repérer dans celui de 2013. La nostalgie exilique pousse Joseph Brodsky à reconnaître Saint-Pétersbourg dans les canaux de Venise<sup>6</sup> (Brodsky 1992). Le héros de Chico Buarque dans son roman *Budapest*<sup>7</sup> embrouille ses sentiments et souvenirs entre la capitale hongroise et Rio de Janeiro. Condition et conscience, l'exilance ne fait pas forcément coïncider les deux car un sujet peut ressentir l'exil alors qu'il ne le vit pas (conscience sans condition) ou vivre en exil sans le ressentir (condition sans conscience). Lorsque Mandelstam compose *Tristia*, recueil publié en 1922 et dont le titre renvoie à celui de l'ouvrage d'Ovide composé en exil par le poète latin, il ne sait pas encore que la persécution du régime stalinien va le prendre comme victime, jusqu'à l'exil à partir de 1934. Préscience due à sa sensibilité juive ou à sa fièvre de poète, les deux se fondent dans une inquiétude recueillant les échos de l'exilance.

Près d'un milliard de migrants dans le monde si l'on compte les migrants internes, ceux qui ne traversent pas de frontières nationales mais dont le sort n'est souvent pas plus enviable. L'effroi devant le chiffre est vain s'il n'entraîne pas un déplacement du regard sur cette réalité migratoire, sur cette planète exilique. Abandonner le point de vue sociologico-économico-politique, celui-ci appartenant à l'épistémè des sociétés d'accueils, lesquelles construisent un savoir sur le migrant à partir de leurs catégories constituantes, leurs pensées du territoire ou de l'appartenance nationale, afin de l'objectiver et de l'intégrer. Puis tenter de comprendre et d'adopter la perspective subjective du migrant, s'exposer à son autonomie, en le considérant, pour ce faire, en tant qu'exilé. Fonder et percevoir son identité de migrant sur son expérience d'exilé. Fonder sa subjectivité sur son expérience exilique singulière et sur l'exilance qu'il<sup>8</sup> partage avec tous les autres exilés. Sujet exilé, il est à la fois sujet en exil, détenteur d'une précédente subjectivité désormais déplacée, et sujet de ou par son exil, investi d'une nouvelle subjectivité, supportée par l'expérience exilique et les codes – d'intellection, de sensibilité, de croyance – qu'elle produit.

## Spatialité exilique

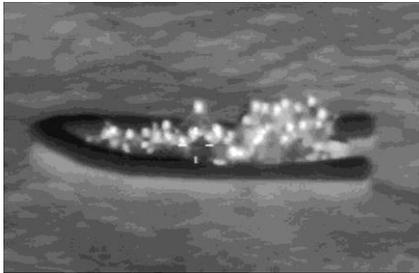
Une des spécificités sémantiques de l'exil tient à ce qu'il met en jeu sur le plan de l'espace. Il n'est pas lié à un lieu (origine ou accueil) mais bipolarisé, fondant son phénomène à la fois sur sa source et sur sa destination. Dans l'ensemble des discours sociologiques portant sur la migration, s'il est reconnu un point de départ et un point d'arrivée pour retracer ses parcours, l'accent est mis sur l'un des deux pôles, les modèles politiques reproduisant une telle polarité dans la mesure où l'intégration républicaine privilégie l'identité d'arrivée, le multiculturalisme communautariste l'identité de départ. Or l'expérience exilique conjoint les deux, suscitant et étayant une dynamique de multi-appartenance dont les logiques citoyennes des Etats-nations ne parviennent pas toujours à intégrer la complexité.

L'expérience exilique appelle ainsi une nouvelle considération de la territorialité qui ne peut que s'appuyer sur la définition d'une spatialité exilique. Un territoire, en effet, comme toute réalité sociale, dépend d'une construction mentale et culturelle reposant à son tour sur une spatialité qui révèle autant une pensée de l'espace qu'elle guide une mise en espace ou son découpage. Si la spatialité territoriale naît de la limitation de l'espace et de son assignation à partir des périmètres ainsi dessinés, d'autres spatialités refusent d'être définies par une démarcation, telle la spatialité exilique, façonnée par un jeu permanent de relations et de transferts composant et recomposant sans cesse l'espace à la façon d'un kaléidoscope.

Carlo Levi intitule *Le Christ s'est arrêté à Eboli* le récit de son exil, de 1935 à 1936, en tant que *confinato* dans le Sud italien, suite à son opposition au fascisme mussolinien. Le lieu ne peut être plus concret dans sa désolation et sa misère, son climat accablant et une population villageoise déchirée et pourtant Levi choisit de citer la phrase que prononçaient les villageois pour dire qu'ils avaient été oubliés de la providence divine en un glissement qui *dé-localise* la campagne dévastée vers un univers métaphysique: "Nous ne sommes pas des chrétiens, disent-ils; le Christ s'est arrêté à Eboli'. Chrétien veut dire, dans leur langage, homme [...]. Le Christ s'est vraiment arrêté à Eboli, où la route et le train abandonnent la côte de Salerne et la mer, pour s'enfoncer dans les terres désolées de Lucanie. Le Christ

n'est jamais arrivé ici, ni le temps, ni l'âme individuelle, ni l'espoir, ni la liaison entre causes et effets, ni la raison, ni l'histoire".<sup>9</sup> Cette terre où l'absence du divin se dispute à la vacance de l'humain ne peut prétendre à l'assignation en un lieu si celui-ci est une réalité que découpe la rationalité sociale. Sa réalité obstinée et infaillible en fait un non-lieu, un lieu miné par la négation.

La spatialité exilique affiche sa spécificité en cristallisant le rapport dialectique qui déplace le statut de lieu vers l'incertain du non-lieu. Celui-ci est le plus apte à faire appréhender les processus par lesquels l'expérience exilique se spatialise ou, autrement dit, à exposer les arrangements et mouvements qui viennent spatialiser l'exilience. Que signifie *spatialiser*? Mettre en espace, c'est-à-dire inscrire une réalité dans un ordre spatial, dans une rationalité topographique à nommer topologie, tout en dégagant les principes et paramètres constituant la dite spatialité. La spatialité exilique n'est certainement pas celle qui cadre les représentations pictorales connues de l'exilé, Ovide à la Mer Noire ou Victor Hugo sur son rocher de Guernesey. Il s'agit là d'une spatialité qui s'illustre dans un lieu d'exil, un lieu pour l'exil, codifié en tant que lieu, préalable et non atteint par le phénomène exilique.



(© US Navy)



(Wikimedia Commons)

La spatialité exilique apparaîtrait en revanche dans le rapprochement de deux autres représentations, le célèbre tableau de C. D. Friedrich, “Le voyageur contemplant une mer de nuages” [*Der Wanderer über dem Nebelmeer*] et un cliché pris au large de Malte par la marine US d’une embarcation abritant des Somaliens cherchant refuge en Europe. Aucune hésitation sur le *punctum*, selon le terme de Barthes: la silhouette énigmatique parce que de dos du voyageur, les têtes des Africains rendues lumineuses par la technique photographique employée. Or l’importance iconique ne réside pas dans l’objet ainsi isolé – l’indistinction des corps somaliens, mais dans ce qui l’entoure dont la nature, du fait de l’objet, se modifie. Spatialité exilique, celle du non-lieu.

Une typologie des non-lieux pêcherait par absurdité puisque toute typologie n’est que la projection abstraite d’une topologie. Qu’il soit de déclinaisons ou d’éléments chimiques, un tableau catégoriel possède justement l’avantage de pouvoir se disposer sur une surface plane à l’instar de son homonyme pictural. Sur quel atlas situer l’attente de Godot dont l’ancêtre pataphysique, Ubu, pérorait en un lieu que Jarry présentait comme situé “en Pologne, c’est-à-dire Nulle-part”<sup>10</sup> C’est toute une littérature moderne qui se caractérise par un refus des cartes là où le roman classique (Balzac, Zola) en raffolait, quoique l’usage de l’initiale, répandu au XIXe siècle (“Dans la petite ville de D., un jeune homme...”), tend à vaguement brouiller les pistes. Pour réfuter encore davantage l’interprétation typotopologique qui investirait de négativité le concept de non-lieu, il faut préciser que le non-lieu n’est pas un nulle part qui pourrait trouver grâce aux yeux d’un

typologue, ne serait-ce que par opposition avec un quelque part. Si tenté qu'on puisse trouver le quelque part d'un nulle part.

Sa découverte ne requiert pas de recherche occulte. Si le non-lieu connaît un succès lexico-conceptuel depuis quelques décennies, son histoire est ancienne. À dire vrai, les répertoires culturels en abondent. La littérature, par exemple, nous offre tous ses récits d'aventures insulaires; la peinture, les décors stylisés de la Renaissance, les intérieurs non marqués de la peinture hollandaise ou les rues et places vides du surréalisme. Parallèlement, dans les traditions mystiques et religieuses, le désert s'avère un espace privilégié pour la révélation ou la méditation précisément pour son absence de repères topographiques.

C'est en tant que topos discursif que sa position est assurée. Lorsque le terme s'imposa pour nommer les rencontres "Non-lieux de l'exil",<sup>11</sup> notre intention s'attachait surtout à la dimension immatérielle, voire fantasmée, de l'expérience exilique. Dans la compréhension classique, l'exil admet un lieu, celui où demeure le sujet exilé, et en présuppose un second, celui qu'il a quitté. Deux lieux dont la *position* est cernée par la *situation*, l'identité par leurs coordonnées géographiques. Mais les expériences nous ayant intéressé affichent la complexité actuelle des mouvements migratoires, leur nature provisoire ou multiple, leur effet parfois virtuel qui ne joue pas uniquement dans l'empiricité. Par exemple, le descendant d'immigrant maghrébin, né et élevé en France, produit de l'école républicaine, qui rêve de parler arabe et d'en faire une langue usuelle. Pas de lieu d'exil – il est né là où il demeure – mais, se mouvant aussi dans une autre spatialité, suffisamment distincte pour lui permettre le fantasme, il occupe un non-lieu exilique. Son père, quant à lui, a espéré sa vie durant "arriver" sans que jamais le lieu d'accueil ne l'en récompense, l'obligeant à occuper, dans un sens différent, un non-lieu exilique. Non-lieux de l'exil, malgré leur dissemblance, que ces espaces d'investissement et d'inachèvement.

Situation et position, les deux notions sont empruntées à Merleau-Ponty,<sup>12</sup> le premier renvoyant à l'espace dans son empiricité, tel que le corps l'éprouve, le second à l'assignation et à la connaissance du lieu en fonction de dimensions non immanentes. Deux saisies du réel spatial qui recourent les deux notions de la conception grecque, *topos*

(mesurable et mesuré) et *khôra* (matricielle et démesurée) dont la première connote la permanence et la seconde le mouvement et le changement. Similairement, entre lieu et non-lieu, la relation refuse l'opposition brutale et traduit davantage deux modulations de la condition de spatialité.

L'actualité, toutefois, est peu à peu venue révéler d'autres types de non-lieux à la signification dramatique: les centres de rétention, camps de détention et autres espaces d'enfermement qui accueillent les demandeurs d'asile arrivés illégalement en Europe ou ailleurs (Afrique, Australie ou États-Unis par exemple). Ils sont arrivés sans pourtant être parvenus à destination, ces exilés-là de même que tous les clandestins hantant les métropoles ou leurs abords. Les cimetières en accueillent aussi certains, modestement en regard du gigantesque non-lieu qu'est la Méditerranée et les milliers de corps disparus au cours des dernières années.

### Esquisse généalogique

Notre compréhension de la notion de non-lieu se distingue, à des degrés divers, des usages que rapporte sa généalogie, à commencer par son emploi chez Michel de Certeau qui, parallèlement à l'opposition connue qu'il pose entre lieu (ordonné) et espace (parcouru), y voit le surgissement de l'inconnu, de l'altérité dans l'espace connu, c'est-à-dire dans le lieu. Selon lui, le mouvement énonciatif dans la parole, le rêve ou la marche "s'organise en relation entre le *lieu* d'où il sort (une origine) et le *non-lieu* qu'il produit (une manière de "passer")".<sup>13</sup> Aucune négativité ne s'attache à ce dernier: "Marcher, c'est manquer de lieu. [...] L'errance que multiplie et rassemble la ville en fait une immense expérience sociale de la privation de lieu [...]".<sup>14</sup> Une déperdition spatiale telle qu'il va jusqu'à métaphoriser en déportations et exodes ces déplacements intra-urbains. Le non-lieu, toutefois, possède une faculté toponymique en ce que "les noms propres [de lieux] creusent des réserves de significations cachées et familières [...]. Ces noms créent du non-lieu dans les lieux; ils les muent en passage".<sup>15</sup> Le processus de symbolisation ainsi ouvert dévoile dans le lieu "cette érosion ou non-lieu qu'y creuse la loi de l'autre". Le non-lieu ne se présente pas comme un état opposé mais comme un processus annonçant une

altérité agissante, ce que l'expérience exilique illustre assurément puisqu'elle consiste en la dissolution progressive des codes d'interaction anciens entraînant l'adoption de nouveaux et le métissage des deux systèmes. Si l'expérience implique un passage de frontière, elle ne rencontrera que plus tard le non-lieu car la frontière n'en est pas un. Une frontière n'est pas un non-lieu; elle qu'une grammaire de l'espace ferait fonctionner sur le mode du ni/ni suppose une suspension du lieu, un hors-lieu, alors que le non-lieu déploie au contraire une modalité du lieu dont l'expérience exilique dévoile la nature singulière.

Marc Augé qui a fortement contribué à la diffusion du concept et du terme adopte une position binaire plus tranchante. "Si un lieu peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ni comme identitaire, ni comme relationnel, ni comme historique définira un non-lieu".<sup>16</sup> Son analyse est centrée sur l'individu tel qu'il occupe ou non l'espace et tel qu'il lui donne sens. En retour, puisqu'un sujet ne peut ni s'inscrire ni s'installer dans le non-lieu, il ne peut qu'y "passer", dans une acception cette fois négative par contraste avec de Certeau, une activité de circulation inapte à fonder des valeurs. A noter que parmi les exemples dont traite Augé, l'un croise notre objet, à savoir le camp de transit<sup>17</sup> quoiqu'il reste à déterminer si le camp peut véritablement être catégorisé comme non-lieu au même titre que l'aéroport ou le supermarché dans la mesure où ces derniers sont encore des zones de droit, ce qui est tangentiellement le cas du premier. Si Augé reconnaît que "[d]ans la coexistence des lieux et des non-lieux, le point d'achoppement sera toujours politique",<sup>18</sup> il faut encore préciser que le "politique" admet des degrés et que le non-lieu se situe sans doute au plus bas, marquant la dissolution même du politique au sens structurel. Poursuivant son analyse, Augé va déplacer vers le sentiment de communauté la signification politique du non-lieu: "S'il est difficile de créer des lieux, c'est parce qu'il est encore plus difficile de créer des liens".<sup>19</sup>

Il n'est toutefois pas certain que le non-lieu soit entièrement vide de liens. Si le sujet exilé, par exemple, souffre de ne pouvoir tisser des liens avec le lieu d'accueil et ses habitants, avec ceux qu'il considère comme siens, en diaspora ou au lieu d'origine, il en entretient d'autres, intensifiés, multipliés parce qu'il est justement en manque. Notamment grâce aux avancées de la technologie communicationnelle, alors que le non-lieu peut

marquer l'absence de liens, il peut aussi en exprimer le trop-plein. Une saturation qui ne garantit d'ailleurs aucunement un réconfort communautaire. Comme les lieux anthropologiques créent du social organique, remarque Augé, les non-lieux créent de la contractualité solitaire".<sup>20</sup> L'inverse n'est pas moins vrai: la "contractualité solitaire", autre nom des processus groupaux d'exclusion qui enferment l'individu dans sa solitude, crée du non-lieu. Dans l'expérience exilique, le sujet que son statut empêche de se fondre dans la trame sociale, de prendre *place* dans le lieu social, le voit, pour cette raison, comme un non-lieu. La dialectique unissant lieu et non-lieu ne saurait étonner si on s'arrête sur trois exemples lexicaux exprimant la même idée: *avoir lieu* ou *prendre place*, *to take place*, *stattfinden*.<sup>21</sup> Pour les trois langues, le code sémantique utilise une notion supposée exprimer la fixité pour décrire des énoncés processuels.

Opposer frontalement lieu à non-lieu se fait encore à l'intérieur d'une topologie, au sens étymologique de rationalité spatiale, unifiée et totalisante. La démarche relève d'une pensée du lieu dominante qui positive le lieu sur tous ses contraires. À cet égard, l'utopie ne dessine pas une rupture mais une idéalisation car elle propose le lieu parfait, celui qui, contenant et réalisant tous ses possibles, ne suppose aucune extériorité, aucun débordement spatial, et dont toutes les manifestations dans la culture occidentale renvoient à la première, à savoir le paradis. Or, ce que lieu et non-lieu induisent, révèlent et représentent dans et par leur rapport, ce sont des pensées différentes du lieu, de ce qu'est un lieu. Si Augé atténue la dichotomie en soulignant, par exemple, qu'un aéroport peut être un non-lieu pour quelqu'un et un lieu pour un autre, ses analyses conservent le risque d'une l'essentialisation là où celles de Certeau demeurent dialectiques. Lieu et non-lieu, les termes ne désignent pas des états mais des forces, des dynamiques en interaction, chacune agissant dans ou sur le processus animé par l'autre. Par analogie, on les rapprochera des pulsions de vie et de mort de la pensée freudienne et, plus spécifiquement, lorsque celles-ci se manifestent dans leur facultés de liaison et de déliaison. Puisque le lieu fait lien – et inversement comme l'indique Augé – en aménageant les possibilités d'inscription identitaire et communautaire, on comprend que Gérard Noiriel intitule "Non-lieu de

mémoire” le chapitre qui fait l’état de la question quant aux lacunes de l’histoire de l’immigration en France.<sup>22</sup>

Le concept de non-lieu montre ainsi que son acception spatiale doit nécessairement être amendée par la dimension temporelle, telle qu’elle agit dans la marche cadencée de la chronologie comme dans le travail incessant et imprévisible du devenir. Cette dernière signification appréhende le temps en ce qu’il est déplacement, obligeant le sujet à une modestie identitaire, le forçant à accepter que sa subjectivité soit assujettissement puisqu’il ne possède pas de droit de propriété sur le lieu qu’il occupe: “Ici est un non-lieu puisque je n’y existe qu’autant que j’accepte que l’autre, le temps, y soit mon moi-même”,<sup>23</sup> écrit Didier Coste en analysant la position des Antipodes en littérature sous la guise de l’Australie, “lieu des limites et un lieu-limite”<sup>24</sup> qui renverse les appartenances et interroge donc leur légitimité. A ce titre, l’Australie est une terre exilique – où l’identité est en exil de toute définition territoriale – autant qu’elle est une terre d’exil – où les identités ne sont que déracinées.

Un espace que son ouverture rend incertain, tremblant comme les vagues d’une ligne d’horizon tropicale. L’Australie ou encore les territoires dévoilés dans les pages de deux romans placés sous un signe consulaire comme si l’extraterritorialité diplomatique s’avérait particulièrement efficace à transformer tout lieu en non-lieu. Le Mexique d’*Under the Volcano* (*Au-dessous du volcan*) dans lequel Geoffrey Firmin, le consul britannique, voit s’élargir le décor aux dimensions dantesques d’un paysage qui a pu être paradisiaque, le jardin de sa maison, mais qui tend inéluctablement à devenir infernal au pied de deux volcans, le Popocatepetl et l’Ixtaccihuatl. L’Inde du *Vice-consul* dont le premier tiers retrace le périple d’une jeune fille anonyme bannie de son village natal, au centre du Cambodge, parce qu’enceinte, afin de, après avoir vendu en chemin son enfant à une “femme blanche”, parvenir à Calcutta au bout de dix ans. Ce Mexique et cette Inde perdent leurs spécificités géographiques pour devenir des non-lieux en ce qu’ils sont soumis à la temporalité de deux destinées tracées par une “faute” initiale et qui amène les deux personnages à une libération finale.<sup>25</sup> L’entière et grandiose narration d’*Under the Volcano* ne prend place que dans le cours d’une journée (le 2 novembre 1938, correspondant au Jour des Morts

mexicain), ce qui, comme dans cet autre récit d'exil qu'est l'*Ulysses* de Joyce qui se déroule aussi sur 24 heures (le 16 juin 1904), montre aussi le travail dilatatoire du temps sur l'espace.

Le propre du non-lieu exilique est d'ouvrir vers l'infini tout espace, d'en faire un lieu que parcourent les souffles du dehors. Chers à Deleuze, l'océan de Melville ou le désert de Lawrence servent une littérature délirante: "La littérature est délire, mais le délire n'est pas affaire de père-mère: il n'y a pas de délire qui ne passe par les races et les tribus, et ne hante l'histoire universelle. Tout délire est historico-mondial, 'déplacement de races et de continents'".<sup>26</sup> La citation d'"Alchimie du verbe" de Rimbaud nous rappelle que toute expérience exilique vient brûler les frontières de manière irrévocable et que des cendres naît une identité qui n'admettra pas sans réserve, voire résistance, le retour au territoire. Le sujet exilé peut accepter son nouvel état-civil, se couler dans la personnalité prêt-à-porter qu'on lui a préparé, il conserve sur lui la poussière des chemins. Si la langue yiddish, outre langue des exilés, c'est-à-dire langue d'exil, est une langue exilique, c'est par sa perméabilité aux idiomes européens dont elle s'approprie les éléments dans la mesure où "[des] migrations de peuples traversent le yiddish de bout en bout"<sup>27</sup> estime Kafka.

Avec Claude Lanzmann, la réflexion s'ancre encore dans le paramètre temporel tel qu'il domine toute perception: "C'est tout le sens du film. Les choses se donnent à voir dans une sorte d'hallucinante intemporalité. A-temporalité plutôt".<sup>28</sup> La déperdition est d'autant plus flagrante que le geste cinématographique voulu par Lanzmann revendique délibérément une dimension spatiale, "un film à ras de terre, un film de topographe, de géographe".<sup>29</sup> En conséquence, le non-lieu est compris dans sa négativité: les sites qu'arpente et qu'interroge Lanzmann n'assurent plus leur fonction de supports mémoriels et perdent de ce fait leur nature topographique, le non-lieu devenant synonyme d'anti-lieu puisqu'il recueille l'empreinte des mouvements contradictoires entre dissolution et permanence, destruction et préservation: "Ces lieux défigurés, c'est ce que j'appelle des non-lieux de la mémoire. En même temps, il faut tout de même que des traces demeurent".<sup>30</sup> Chercher la trace des traces n'est pas vain, le non-lieu n'est pas "terre vaine"<sup>31</sup> car, comme l'indique l'idée de défiguration, le lieu n'a pas disparu – Auschwitz n'est

pas Hiroshima – mais il est travaillé par les traces absentes, qui créent et creusent en lui du non-lieu, la *Durcharbeitung* qui définit aussi le travail du post-exil dans l'exil. Plus radicalement, est effacée l'essentialisation du lieu, de tout lieu, désormais affecté de mobilité: "Je me disais que la Pologne était un non-lieu de la mémoire et que cette histoire s'était diasporisée; qu'on pouvait la raconter partout, à Paris, à New York, à Corfou".<sup>32</sup> Le non-lieu comme lieu diasporisé.

Georges Didi-Huberman emploie aussi le terme dans sa réflexion esthétique pour cerner dans certains espaces et certaines œuvres la présence persistante d'un passé disparu, ce qui reste après une destruction et qui vient hanter le spectateur. Interrogeant *Delocazione*, une série d'œuvres de Claudio Parmiggiani, il maintient une lecture spatialisante: "*Delocazione* ne veut pas dire absence du lieu, mais son déplacement producteur de paradoxes. Non pas le refus, mais la *mise en mouvement du lieu*, façon de le mettre en travail et en fable".<sup>33</sup> Ici encore, la perspective refuse la fixation pour suivre un processus puisque le "*genius deloci* ou 'génie du non-lieu'"<sup>34</sup> souligne et renforce dans le geste de l'artiste son pouvoir de persistance métamorphique, "hantise comme lieu" et "lieu comme hantise".<sup>35</sup> Le non-lieu n'existe pas en dehors des formes qu'il accueille et celles-ci ne persistent que parce qu'un geste humain les a créées. Il déplace les formes comme il perturbe le temps écoulé et, matriciel autant que multiplicateur, ne peut se cantonner d'un simple antagonisme au lieu. Un agent de pluralité, tel le comprend aussi Pierre Ouelett qui, dans sa lecture du poète québécois Yves Préfontaine, fait du non-lieu un site "polyphonique" et "polyscopique" où s'abolit la distinction des regards et des subjectivités, invitant à une création et une réception tributaire d'un modèle plurilocal et multifocal".<sup>36</sup>

Une dernière occurrence vaut mention dans ce repérage, celle de l'expression "Capitale(s) de non-lieu" qu'utilise Nata Minor en commentant la relation établie sur fond viennois entre Freud et Schnitzler. Le terme apparaît à deux reprises, d'abord en lien avec "l'ombre d'images perdues"<sup>37</sup> que font surgir certaines lectures puis en rapport avec l'impureté de l'amour maternel, parcouru de pulsions meurtrières et incestueuses, que déploient certaines héroïnes de Schnitzler. Autant dire que le non-lieu serait ici l'autre nom de l'inconscient. On sait que pour Freud cette instance psychique ne répond pas à la

temporalité usuelle (un non-temps, donc, qui n'a rien d'atemporel); on suggérera que, similairement, sa spatialité relève d'un non-lieu articulant différemment les paramètres topologiques utiles à son fonctionnement, par exemple la scène onirique. Au demeurant, outre le destin exilique de la psychanalyse (Freud à Londres, ses disciples aux États-Unis), on peut se demander si l'exilance ne façonne pas une clef pour approcher le fonctionnement psychique dans la mesure où la présence active mais cryptée de l'inconscient est analogue à l'influence de son passé pour le sujet exilé. Celui-ci, alors, serait plus proche de son inconscient de par son expérience exilique ou, autre hypothèse, tout sujet connaîtrait un effet d'exilance lorsqu'il ressent la proximité de son inconscient.

N'abandonnons pas le fonds viennois et ses acteurs. Le *Burgtheater* de Vienne accueille en 1911 la première d'une pièce de Schnitzler, "*Das weite Land*", qui traite des bourgeois viennois et de leur conception plutôt relâchée de la fidélité conjugale. Le titre en traduction donne *Terre étrangère*<sup>38</sup> mais *das weite Land*, c'est d'abord la terre vaste, ouverte, avant que d'être étrangère, pas si loin de *The waste Land* de T. S. Eliot, publié en 1922. Si sémantiquement *waste* et *weite* occupent des champs différents avec une négativité attachée au premier (terre vaine, infertile, dévastée), les termes se rejoignent dans la connotation: tout est possible dans la Vienne du tournant du siècle, la "joyeuse apocalypse" de Hermann Broch, décadente et décrépie dans ses conventions et principes, comme tout est possible dans l'Europe de l'après-guerre enjoignant à se rebâtir parmi les ruines. Ce qui a été lieu pour la destruction devient non-lieu pour la reconstruction.

Non-lieu trouverait ici une de ses compréhensions: face au lieu défini par la somme de ses possibilités et par le poids de ses impossibilités, le non-lieu vibre de l'infinité de ses possibilités et impossibilités mêlées. Plus strictement, le non-lieu peut être vu comme un espace de choix et de négociation<sup>39</sup> entre toute une gamme de possibles spatiaux mais la suggestion de matricialité fait de ces non-lieux davantage des *ante-lieux*, des sites de genèse spatiale pour des sujets en mal d'ancrage. Quant à la délocalisation généralisée que la technologie contemporaine installe autour et à l'intérieur de nos lieux (smartphones, tablettes, laptops, etc.), ce sont des zones d'atopologie qu'elle produit, une non-localité qui ne peut revendiquer des non-lieux. Ces technologies effacent le temps et non moins l'espace

en tant que réalités anthropologiques et sociales. Le lieu, produit culturel humain par excellence dès l'habitat primitif, risque alors de devenir naturel, sémiotiquement vierge, de même qu'à l'inverse, la mer ou le désert peuvent être perçus comme des non-lieux parce que vides de traces humaines.

A l'opposé, notre conception du non-lieu n'en fait pas un lieu où s'absenterait l'idée de lieu et, dans l'expérience exilique, elle ne lui refuse pas d'être habité mais sur un mode d'habitation qui juxtapose la demeure présente et les résidences antérieures. En d'autres termes, dans le non-lieu l'exilé habite à la fois son présent et son passé. Plus exactement, un passé et un présent co-existent et habitent en lui, l'aidant dans sa subjectivation et recevant de ce processus la légitimation de leur coprésence. Une diachronie neutre en elle-même que l'expérience dirigera vers un affect soit positif, soit négatif. L'exilience, en effet, qui traduit pour le sujet la charge existentielle de l'expérience exilique, supporte indifféremment un investissement heureux ou malheureux. Chez Baudelaire, si l'exilience est plutôt triste, le poème saisit parfaitement l'ambivalence. Dans "Le cygne", dédié à Victor Hugo alors exilé, tandis que le poète, foulant le pavé du Louvre, distingue en esprit le "vieux Paris" derrière celui d'aujourd'hui – "Paris change! mais rien dans ma mélancolie/N'a bougé"<sup>40</sup> –, il évoque un cygne qu'il avait jadis vu échappé de sa cage, "[...] avec ses gestes fous, /Comme les exilés, ridicule et sublime, /Et rongé d'un désir sans trêve! [...]", il pense à Andromaque, la veuve captive loin de Troie, il pense à d'autres bannis encore pour enfin rejoindre lui-même cette compagnie: "Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile/Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor!" La superposition des lieux est rendue possible parce que la ville est devenue un non-lieu exilique, une expérience qui ne saurait effrayer l'auteur de "L'albatros": "Le Poète est semblable au prince des nuées/Qui hante la tempête et se rit de l'archer; /Exilé sur le sol au milieu des huées, / Ses ailes de géant l'empêchent de marcher".<sup>41</sup> Walter Benjamin, exilé à Paris lorsqu'il y réfléchit, a en outre perçu comment, pour Baudelaire, le regard du flâneur luit de la même fièvre que celui de l'exilé: "La foule n'est pas seulement le plus récent asile du réprouvé; c'est aussi la plus récente drogue de ceux qui sont délaissés".<sup>42</sup>

Mallarmé reprendra l'image du cygne exilé pour traiter des angoisses de la création et du passé dissipé. Il lui donne une coloration encore plus crue en dressant le décor d'une scène cruelle, un cygne pris au piège d'un lac glacé: "Tout son col secouera cette blanche agonie/Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie, /Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.//Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne, /Il s'immobilise au songe froid de mépris/Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne".<sup>43</sup> Trois visions s'affrontent dans le champ narratif: le cygne prisonnier, le cygne dans sa majesté antérieure et ce qu'il n'a su pressentir, "la région où vivre/Quand du stérile ennui a resplendi l'ennui".<sup>44</sup> Le blanc omniprésent, enlisant celui du plumage dans celui du gel, étend la spatialité jusqu'à l'infini de son déploiement, ce qui conséquemment mine toute prétention à la localisation.

Le non-lieu est si peu le contraire du lieu qu'il peut en illustrer l'essence, un lieu-signe ou un sur-lieu, un décor, un simulacre. Augé a noté combien ses non-lieux appelaient une surenchère de sémiotisation, combien ils étaient envahis par des images, soumis à une "mise en spectacle". Or, une telle hypersémiotisation joue dans l'expérience exilique car le sujet exilé ne peut se couler tranquillement dans un "chez-soi". Plongé dans une réalité nouvelle, le sens du réel qui le guiderait en son sein lui manque. L'environnement est d'abord un paysage et le demeure. Il est alors comédien, immobile sur la scène ou l'arpentant nerveusement; il joue jusqu'à ce que son texte lui devienne naturel et qu'il puisse établir des connections intimes avec ce qui le cadre. D'aucune manière le négatif du lieu, le non-lieu articule une alternative puisqu'il participe d'une spatialité divergente qui met en question les paramètres topologiques. Il ne se qualifie donc pas comme hétérotopie telle que Foucault la décrit dans la mesure où celle-ci interrompt l'ordre spatial sans le remettre en question; au contraire, les exemples donnés (clinique ou prison, théâtre ou jardin) montrent que les hétérotopies sont nécessaires au déroulement social, qu'elles en assurent l'étagage spatial. Au demeurant, Foucault le souligne par omission lorsqu'il ne mentionne pas camps nazis et autres espaces d'enfermement totalitaire, pourtant les plus vives déchirures que l'histoire du XXe siècle ait porté à l'agencement du lieu dans les sociétés occidentales.

L'exil trouve son habitat dans des non-lieux puisque l'expérience exilique se dessine précisément au long d'une tension entre deux ou plusieurs lieux auxquels, pour aucun, l'exilé ne peut prétendre à une appartenance pleine – l'exil creuse le lieu, le vide de sa territorialité, de son assignation territoriale (qui en fait un *lieu-dit*) et l'ouvre à tous les possibles spatiaux. Le non-lieu se prête au palimpseste. À Freud dont le *Malaise dans la civilisation* invitait dans à visiter Rome en surajoutant les unes sur les autres les périodes architecturales passées, l'exil fait transporter à Londres, non-lieu exilique, son bureau de Vienne. Aujourd'hui, l'appartement viennois ne tient pas moins du non-lieu car, vidé de ses meubles et autres fournitures d'intérieur, il en conserve l'image sous formes de photographies géantes tapissant les murs. Le récit freudien s'écoule pour nous de Vienne à Londres, d'un non-lieu à un autre non-lieu, et il y trouve une vérité. Pour habiter le non-lieu, l'usage de la fiction est recommandé car le biographique ne suffit pas à soutenir les affects. Le réel est opaque ou distant et l'imaginaire, dans l'exilance, pallie aux manques du savoir ou du sentir.<sup>45</sup> D'ici et d'ailleurs, l'exilé, quand nécessaire, colmate son ici par son ailleurs. Il y revient sans y retourner.

On le comprend avec l'utilisation que fait Lévinas de "non-lieu" en le mettant en relation avec la notion de retour. Celle-ci est cruciale dans une phénoménologie de l'exil, quelle que soit la manière dont elle participe à sa définition: l'exil supposant un retour possible ou admettant un retour impossible. "Mais la surprise de cette aventure où le moi se dédie à l'autre dans le non-lieu, c'est le retour".<sup>46</sup> Trajet de moi à moi pourtant non circulaire, une reprise qui n'est pas une redondance. Au long d'un commentaire de *L'entretien dans la montagne* de Paul Celan, Lévinas adosse sa pensée éthique à l'exigence du geste poétique, ce qu'il fait rarement, acceptant que "le poème permette au moi de se séparer de lui-même".<sup>47</sup> Il est vrai qu'il s'agit du geste de Celan, unique dans sa sommation et tranchant sur la même historicité que celle de la philosophie lévinasienne. Pour Celan, la poésie ne prend sens, avant toute signification, que d'être tournée vers l'autre, de chercher un autre à qui s'adresser. Or, le dialogue requiert pour s'exercer la "clarté de l'utopie", Lévinas traduisant le dernier terme par non-lieu et l'adaptant à sa pensée de la rencontre véritable: "Hors de tout enracinement et de toute domiciliation: apatridie comme

authenticité!”<sup>48</sup> Marquée ainsi d'emblée d'une dimension exilique, l'utopie nourrit aussi une seconde vocation: après la rencontre de l'autre, la rencontre de soi: "Comme si en allant vers l'autre, je me rejoignais et m'implantais dans une terre, désormais natale, déchargé de tout le poids de mon identité". Une subjectivité en exil de par cette "expulsion hors de la mondanité du monde" qui trouve en ce non-lieu la vérité de son existence.

### Sans amarre

"Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant".<sup>49</sup> Les vers d'Apollinaire pourraient répondre à ceux qui frappent le piédestal de la Statue de la Liberté: "Vieux monde [...], donne-moi tes pauvres et tes épuisés". Sa monumentalité, toutefois, ne doit pas figer dans une vénération mémorielle ceux qui s'en approchent aujourd'hui. Dans ses *Récits d'Ellis Island*, Georges Perec pose d'abord Ellis Island comme un lieu de mémoire pour les descendants de "ceux qui y sont passés" en s'interrogeant aussitôt: "Comment décrire?/comment raconter?/comment regarder?/" et confronté aux statistiques, historiettes, objets et photographies, il poursuit: "[...]/ comment reconnaître ce lieu?/restituer ce qu'il fut?/ comment lire ces traces?"<sup>50</sup> Il enchaîne, défaisant l'ordre localisant, voire localisateur ("Ah, c'est là que ça s'est passé!"): "Comment aller au-delà, /aller derrière/ne pas nous arrêter à ce qui nous est donné à voir/ne pas voir seulement ce que l'on savait d'avance que l'on verrait?" Le doute est semé qui reprend le dilemme des musées de l'exil et/ou de l'émigration: montrer tout en invitant le spectateur à ne pas se contenter de ce qui est montré, à comprendre que la vérité de l'expérience n'y est pas entière.

Plus tard, le propos se nuance: "Ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici, c'est l'errance, la dispersion, la diaspora. /Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil, c'est-à-dire le lieu de l'absence de lieu, le non-lieu, le nulle part.[...] ce qui pour moi se trouve ici/ce ne sont en rien des repères, des racines ou des traces,/mais le contraire: quelque chose d'informe, à la limite du dicible [...]"<sup>51</sup> Une opacité qu'il met en rapport avec son identité juive, "un flottement, une inquiétude", pour, en revanche, avouer une certitude: "celle d'avoir été désigné comme juif,/et parce que juif victime,/et ne devoir la vie qu'au

hasard et à l'exil". Sur la scène de la perplexité post-exilique surgit une conscience exilique aigüe. On peut se demander pourquoi traverser l'Atlantique pour l'éprouver? C'est que la France et Paris sont le lieu de l'exil, le lieu qui accueille l'exil de ses parents puis le lieu où ils sont partis pour un exil définitif, le laissant exilé de leurs vies. Car l'œuvre de Perec est celle de l'exilé d'un exil, celui de ses parents et proches, déportés, desquels il ne peut plus hériter l'expérience exilique. Ses lieux (qu'il voudrait) exiliques forment en réalité une suite de non-lieux de l'exil, lieux sans vestiges, aux souvenirs fantômes. Il faudra qu'il passe par Ellis Island – ce sera son dernier livre achevé –, pour en prendre conscience et justement parler de son passé avec une précision inédite. Le non-lieu n'est pas négatif car il peut être autant matriciel que le lieu, la différence tenant dans la perception: le non-lieu n'est reconnu que dans l'après-coup tandis que le lieu accorde un passeport pour, justement, pouvoir le quitter. Un non-lieu ne se quitte pas.

Il ne se quitte pas car il est tributaire d'une non-identité. "Qu'ai-je en commun avec les Juifs? C'est à peine si j'ai quelque chose de commun avec moi-même et je devrais me tenir bien tranquille dans un coin, content de pouvoir respirer",<sup>52</sup> écrit Kafka dans son journal et Perec de lui faire écho dans *Récits d'Ellis Island*: "Quelque part, je suis étranger par rapport à quelque chose de moi-même; /quelque part, je suis "différent", mais non pas/différent des autres, différent des "miens"<sup>53</sup> Une distance porteuse d'identité, une négation fertile, "[...] quelque chose que je peux nommer clôtüre, ou scission, ou coupure,/et qui est pour moi très intimement et très confusément lié au fait même d'être juif".<sup>54</sup> Un non-lieu intérieur comme l'on dit exil intérieur et en suivant l'interprétation existentielle qu'en fait Roland Jaccard lorsqu'il décrit "l'homme de la modernité": "L'exil intérieur devient la condition de chacun; les relations fantasmatiques l'emportent sur les relations réelles; l'espace intérieur sur l'espace extérieur; l'imaginaire individuel sur le social ou le collectif".<sup>55</sup> Non-appartenance extérieure et non-appartenance intérieure se répondent et demandent un non-lieu pour accueillir et nourrir leur échange.

Une opposition rigide entre lieu et non-lieu s'effriterait devant l'expérience car le lieu travaille le non-lieu et le non-lieu travaille le lieu. Perec le confirme plaisamment dans "De la difficulté qu'il y a à imaginer une Cité idéale", une suite d'assertions sur le mode

récapitulatif qu'il affectionne comme tous les exilés en mal d'archivage: "Je n'aimerais pas vivre en Amérique mais parfois si /Je n'aimerais pas vivre à la belle étoile mais parfois si/J'aimerais bien vivre dans le cinquième mais parfois non [...]".<sup>56</sup> "Pas mais parfois si", "bien mais parfois non": thérapie de l'exilance. "*Longtemps je demeurai indécis. [...]. Je n'ai pas de souvenirs d'enfance*".<sup>57</sup> *W ou le souvenir d'enfance* joue le rôle d'un *Mémoire mode d'emploi par temps de crise* qui vient approfondir la compréhension du non-lieu. Le livre est composite, présentant deux textes en alternance: d'une part, un récit rapportant la quête d'un narrateur pour retrouver un disparu et une île, cédant rapidement la place à un rapport détaillé, descriptif et "objectif" sur cette île, dénommée W, consacrée entièrement à la compétition sportive; d'autre part, l'auteur Perec s'interrogeant sur ses souvenirs d'enfance, leur rareté, leur flou et tentant d'en sauver quelques uns de l'enfance d'un orphelin juif dans la montagne française pendant la guerre, entre 1942 et 1945. Entre les deux textes, des échos, des réminiscences, des effets-miroir.

W, le lieu sensé être documenté dans le premier récit, existe à peine en tant que lieu, une île vaguement située, mais il prend forme en tant que site d'activités, en l'occurrence olympiques. Le non-lieu exilique se définit similairement par les activités dont le sujet exilé peut se prévaloir ou qu'il peut constater et non pas par un savoir assuré du lieu et des caractéristiques. Nombreux sont les témoignages d'exilés avouant le réconfort d'une visite au zoo car celle-ci déchire l'inconnu culturel du lieu urbain pour offrir le refuge de la familiarité d'un lieu naturel, outre le refuge chez les animaux dont le corps et le langage sont décryptables parce qu'universels. Toutefois les activités à l'appui du discours exilique ne partagent pas la même valeur: pour l'exilé, ses activités sont autonomes, interprétables pour lui quoique plus difficilement pour ceux qui l'accueillent; plus encore, une partie de ses activités est destinée à se faire comprendre et appellent l'interprétation. En revanche, les activités des "autochtones" sont ordonnées, intégrées dans un ordre, un sens, et destinées à perpétuer ce sens.

Le jeune Gaspard Winckler, que recherche le narrateur du récit insulaire, pourrait être exilé à W mais lorsque le Perec de 13 ans (1949) brossa pour la première fois l'histoire de l'île, il s'exilait surtout d'une réalité psychiquement douloureuse. Il reprend son récit une

vingtaine d'années plus tard et un travail de mémoire semble investir différemment l'histoire. "W" nomme l'île sportive et concentrationnaire. Or, l'initiale n'est pas suivie d'un point, à la différence des formules romanesques telles que "Dans la petite ville de D." mentionnées *supra*. Rien de caché, ni allusion, ni ignorance, dans cette lettre pleinement toponymique. L'initiale avec un point renvoie à un lieu au sens commun, l'initiale sans point à un lieu relevant d'une nature spatiale différemment définie. Elle contient une identité spatiale que ne circonscrit pas la symétrie négative d'un lieu. Un non-lieu, répétons-le, n'est pas le contraire d'un lieu; il peut en être la négation conceptuelle (la négation de son concept), il n'en est pas l'opposé sémantique. Le W de Perec, toutefois, introduit à un emploi extrême du non-lieu, le plus terrifiant, celui auquel oblige le camp de concentration : un nom sur une carte mais une réalité spatiale échappant à ce qu'un lieu doit et peut être pour un être humain. Une topographie sans topologie.

Le non-lieu propose une autre articulation du localisme, à la fois sens du local et localisation du sens, de l'être-local, du "être-quelque-part" et du quelque part. Pour ce qui est des expériences qu'elle illustre, l'exilance déclinera toute la gamme des non-lieux, du paradis à l'enfer. Après deux ou trois chapitres où le narrateur parle en son nom, Gaspard Winckler, qui est aussi le nom de l'enfant qu'il recherche – évident parallèle avec l'autre texte –, la suite du texte arbore jusqu'à la fin l'italique, transmettant une description minutieuse de l'organisation sociale de l'île sans qu'une voix narratrice ne lui soit assignée. Une narration sans narrateur, une nomination sans nominateur, en regard du W sans point. Un non-lieu est ainsi un lieu non mis en discours<sup>58</sup> et non mis en mémoire; il n'est pas le contraire d'un lieu mais d'un lieu-dit (dit par quelqu'un).

Claude Burgelin voit dans *W* "un roman politique"<sup>59</sup> en raison du cadre social insulaire qui repose sur un appareillage législatif aux mailles serrées. Des lois gèrent absolument tout, de la nourriture à la reproduction, de l'habitat au mode vestimentaire, et encadrent au plus près la trame d'un quotidien axé sur la seule pratique sportive: les compétitions, leurs règles, la sélection des participants, le type d'épreuves, l'entraînement, etc. Le tout, comme dans un manuel d'apprentissage ou un code légal, sans qu'aucun personnage ne soit nommé, accentuant la déshumanisation du système. Face à ce récit dont

l'objet tient dans une organisation sociale sans faille qui ne laisse rien au hasard – pas même le hasard puisqu'on lui laisse une place dans le cours possible des événements – et qui vient donc décrire une plénitude, l'autre texte est placé sous le signe du lacunaire, du manque, du déchiré: "Désormais, les souvenirs existent, fugaces ou tenaces, futiles ou pesants, mais rien ne les rassemble. [...] Ce qui caractérise cette époque, c'est avant tout son absence de repères: les souvenirs sont des morceaux de vie arrachés au vide. Nulle amarre. Rien ne les ancre, rien ne les fixe. Presque rien ne les entérine".<sup>60</sup> Ce texte-là échapperait-il au politique? La question résonne d'une autre, la dépassant. Dans la mesure où l'exil peut être considéré comme une expulsion du politique, entérinant un éloignement de la sphère du vivre commun, comment lui (re)donner une dimension politique? Le livre de Perec répond en montrant que, paradoxalement, l'exilance se donne à lire et à éprouver non dans la fiction insulaire située au large de la Terre de Feu, porteuse d'un potentiel pourtant doublement exilique (loin de la France, loin de la normalité sociale), mais dans l'histoire vécue par Perec entre 1942 et 1945. Car l'exilance ne peut trouver consistance et expression dans le plein; sa représentation appelle le puzzle, non la carte. Par contraste avec l'immobilisme d'une carte, les éléments de l'exilance (affects, pensées, formes...) dispersés dans le non-lieu d'une mémoire meurtrie vont chercher à s'accorder les uns avec les autres, à s'ordonner en récit, une narration qui sera toujours imparfaite, inachevée en regard des textes-monuments balisant les histoires collectives territorialisées. Comme les bribes mémorielles de Perec au miroir de la chronique impitoyablement olympique de l'île. Ce sont pourtant elles qui témoignent de l'humain.

Quand un lieu est énigmatique parce qu'aucune parole humaine ne peut d'emblée en dévoiler le sens, on cherche à lire les signes qu'il contient. Lorsque les signes ne sont pas disponibles, il reste à tenter de lire les traces. Là se tient la différence entre lieu d'exil et non-lieu d'exil. Le lieu d'exil ou lieu exilique contient des signes: pour une communauté italienne en Amérique du Nord ou une communauté chinoise en France, les signes sont là, qui disent l'italianité ou la sinité, et qui disent que le lieu originel, producteur primal de ces signes, existe encore mais ailleurs. Le non-lieu exilique ne propose que des traces d'exilance qu'il revient au sujet individuel, s'il le peut, d'affecter dans sa singularité.

Ce que tente Georges Perec en octobre 1974 dans ce qui donnera sa *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*,<sup>61</sup> trois jours passés Place Saint-Sulpice à noter tout ce qu'il juge opportun de fixer dans le cours des choses et des événements l'entourant. Le projet s'accompagne de rigueur et d'une volonté de saisir non pas la couleur locale mais la vérité du lieu<sup>62</sup> ou son essence telle qu'elle se révélerait à une observation minutieuse quoique subjective, par exemple celle d'un exilé dans son lieu d'accueil. Or, très vite, le lieu perd justement de sa réalité et de son ancrage, comme tout lieu dans un regard exilique qui n'en saisit pas la charge de familiarité signifiante: "En en regardant qu'un seul détail [...], on peut s'imaginer que l'on est à Étampes ou à Bourges, ou même quelque part à Vienne (Autriche) où je n'ai d'ailleurs jamais été".<sup>63</sup> Avec ce que l'on comprend être une forme de désespoir, Perec s'attache aux autobus. Le verbe *passer* domine de sa récurrence, telle une marque obsessionnelle, et l'élément passant le plus cité est l'autobus, doté de son numéro de ligne (le 63 ou le 93): "[...] pourquoi compter les autobus? Sans doute parce qu'ils sont reconnaissables et réguliers; [...] le reste semble aléatoire, improbable, anarchique [...]"<sup>64</sup> Le lieu, fragile sous son évidence, s'effiloche cependant sous le regard descriptif. L'épuisement transforme peu à peu le lieu en non-lieu, de même que l'attention de Ponge épuisait la chose en traversant son opacité réifiante jusqu'à la dépouiller de sa choséité et qu'elle ne devienne plus que du texte.

En l'occurrence, le processus ne sera pas perçu comme négatif car il signale aussi la disparition de l'observateur, ici l'auteur qui disparaît de son lieu d'écriture en même temps que le lieu écrit. Une disparition résonnant avec un souhait majeur de l'esthétique littéraire contemporaine autant qu'elle répond au principe d'une éthique du déplacement. Nicolas Bouvier, maître dans les deux matières, confia: "Il ne faut jamais que l'écrivain bouche le paysage. Il faut qu'il perde cette corpulence, et le voyage, s'il s'y soumet, s'en chargera pour lui. Quant à son écriture, elle doit devenir aussi transparente et mince qu'un cristal légèrement fumé.//Vous le voyez: pour moi, l'écriture approche de ce qu'elle devrait être, elle ressemble comme une sœur au voyage, parce que, comme lui, elle est un exercice de disparition".<sup>65</sup> Le regardeur devient son regard comme l'écrivain son écriture. Non pas une déperdition mais l'accès à un essentiel trop souvent caché derrière le voile de l'habituel.

Bouvier livre son analyse en commentaire d'une citation de Céline avançant que "l'exil, l'étranger" repose sur une lucidité advenant lorsque les anciennes habitudes s'estompent et que les nouvelles ne se sont pas encore établies. Exil de Céline au Danemark mais le *Voyage au bout de la nuit* montre assez que la conscience exilique était déjà sienne avant la guerre. S'identifiait-il aux Juifs au point de les haïr? Haine de l'autre en guise de haine de soi? Sans valoir pour excuse, l'hypothèse mérite examen.

Le regard obsessionnel que manie Perec avoue son inefficacité dans la saisie du réel: "[...] ne pas voir les seules déchirures, mais le tissu (mais comment voir le tissu si ce sont seulement les déchirures qui le font apparaître) [...]".<sup>66</sup> Perec le présente comme un idéal auquel il ne parvient pas. En fin de compte, ne restent que les déchirures. Tout lieu vire au non-lieu lorsqu'on veut ne le considérer qu'en tant que lieu. Alors que les premiers mots du texte annoncent qu'"il y a beaucoup de choses Place Saint-Sulpice", les derniers notent qu'il "il est deux heures".<sup>67</sup> L'espace l'a cédé au temps. Datant de la même période, *Espèces d'espaces* confie l'angoisse de celui qui souffre d'un intense déficit spatial: "J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources [...]. De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute: il me faut sans cesse le marquer, le désigner; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête".<sup>68</sup> Exacte confession d'un sujet exilé pour qui l'espace prend sens d'être originaire et dont la quête va jusqu'à guider le futur. Sa déficience rend l'exilé coupable, fait de son exil une exclusion plus qu'une expulsion, le rendant encore plus douloureux. L'innocence n'est pas à prouver puisque le lieu qui la proclamerait est absent. Reste alors le non-lieu pour accueillir la subjectivité meurtrie.

### **Conclusion: exoscapes**

"...En son âme il sentit monter la nostalgie/ du village natal, du jardin rempli d'ombre, /où le tilleul étend son feuillage touffu/ [...] /Partir, partir là-bas, gagner les champs fertiles,/où s'étend le velours de la glèbe infinie/ [...] /C'est là qu'il fait bon vivre".<sup>69</sup> Le poème

d'où sont extraits les vers est intitulé "D'un poème livré aux flammes", comme pour marquer que le retour est justement impossible. Il figure en exergue de l'épilogue des *Mémoires d'un chasseur* de Tourgeniev, un endroit crucial pour ce livre constamment en marche et qui véhicule un hymne à la nature en regard duquel l'habitat humain importe peu. L'ouvrage a été l'objet de soupçon idéologique au prétexte qu'il peignait favorablement le paysan russe alors que son intérêt véritable porte sur la chasse non tant pour ses aspects virils que pour l'errance et les rencontres qu'elle occasionne. Elle place le chasseur en position d'exil, loin des conventions et des étroitesse sociales, une distance que Tourgeniev lui-même pouvait apprécier, ayant choisi une vie d'exil en France, pour des raisons où le politique se mêlait au sentimental.

Le narrateur parcourt au long des chapitres des paysages mouvants de forêt, de marais et de plaine tels des non-lieux lui permettant d'approcher un équilibre intérieur le rapprochant de la simple humanité. Paysages d'exil?<sup>70</sup> Le terme est inadéquat puisqu'un paysage est toujours le dehors d'un dedans – campagne, mer ou montagne pour la ville, la rue pour le domicile – en une dichotomie que brouille l'exil brouille. De surcroît, que le paysage soit considéré comme appartenant à la nature et essentiellement permanent ou qu'il soit reconnu comme une construction historique, soumise à relativité, la perspective adoptée est dans les deux cas celle du sédentaire. Pour un sujet exilé, le paysage d'origine qui lui était naturel devient historique, gardien et cadre du récit de l'avant, alors que le lieu d'accueil, historique comme tout lieu, devient une nature, hostile ou non mais semblant échapper à toute emprise possible. Ou, à l'inverse, le lieu quitté perd toute historicité pour se fondre dans une mémorialisation mythologisante, une nature éternelle, alors que le lieu d'accueil perd tout pouvoir d'inspiration, toute pulsion utopique pour ne devenir que lieu au présent, soumis aux seules règles de l'actualité, pure histoire en somme. Sur le modèle des *ethnoscapes* d'Arjun Appadurai,<sup>71</sup> ces espaces exiliques qui dialectisent lieu et non-lieu et intègrent l'imaginaire dans la construction du réel pourraient être baptisés *exoscapes*. Ils assurent la liberté nécessaire à l'exilience pour construire ses figures identitaires.

Ce que, dans les *Mémoires d'un chasseur*, pressentait et mettait en pratique Kassiane, le guérisseur du hameau de Ioudiny, défenseur des arbres et des oiseaux, grand arpenteur

des terres de Russie: “Bien d’autres que moi traînent leurs sandales de par le monde, à la recherche de la vérité,... oui!... Que gagne-t-on à rester chez soi? La justice n’habite pas l’homme, voilà!...”<sup>72</sup> Notre atypologie finit en éthique exilique.

## NOTES

---

<sup>1</sup> Une version différente de ce texte est paru dans *Glossaire des mobilités culturelles* (sous la dir. de Z. Bernd et N. Dei Cas), Berne, Lang, 2014.

<sup>2</sup> Mandelstam, Ossip, *Tristia et autres poèmes* (trad. F. Kerel), Paris, Gallimard/Poésie, 2000, p. 77.

<sup>3</sup> Nouss, Alexis, “Exilience, condition et conscience”: <http://halshs.archives-ouvertes.fr/FMSH-WP/halshs-00861246>, 2013.

<sup>4</sup> “On n’a pas osé écrire *essance* comme l’exigerait l’histoire de la langue où le suffixe *ance*, provenant de *antia* ou de *entia*, a donné naissance à des noms abstraits d’action”, E. Lévinas, *Autrement qu’être ou Au-delà de l’essence*, Paris, Biblio/Essais, 1990, p.9.

<sup>5</sup> J. Derrida, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1985, p. 9.

<sup>6</sup> J. Brodsky, *Acqua alta* (tr. B. Coeuré et V. Schiltz), Paris Gallimard/Arcades, 1992.

<sup>7</sup> C. Buarque, Chico, *Budapest* (tr. J. Thiériot), Paris, Folio, 2006.

<sup>8</sup> Masculin de convention, d’autant plus protocolaire que dans l’exil les expériences de l’homme et de la femme ne sont pas similaires et qu’ils la construiront donc selon des logiques subjectives différentes.

<sup>9</sup> C. Levi, *Le Christ s’est arrêté à Eboli* (tr. J. Modigliani), Paris, Folio, 2012, p. 10.

<sup>10</sup> Lors de la présentation de la pièce. À noter que la pièce contient pourtant un certain nombre de références à la culture polonaise, de sorte que cette Pologne-là tient à la fois du lieu et du non-lieu de même que les personnages se partagent entre fantaisie et réalisme.

---

<sup>11</sup> Devenues un programme de recherche à la Fondation Maison des Sciences de l'Homme ([www.nle.hypotheses.org](http://www.nle.hypotheses.org)), désormais associées à un séminaire du Collège d'études mondiales, "L'expérience de l'exil". Le "nous" n'est pas dans cette phrase rhétorique car la notion et sa dénomination sont apparues au cours de la réflexion menée avec Alexandra Galitzine-Loumpet au sein des travaux mentionnés *supra*.

<sup>12</sup> Merleau-Ponty, Maurice, *Phénoménologie de la perception* – 1945 –, Paris, Gallimard (TEL), 1995, p. 279-344.

<sup>13</sup> Certeau, Michel de, *L'invention du quotidien. 1. Arts du faire* – 1980 –, Paris, Folio/Essais, 1986, p. 155.

<sup>14</sup> *Id.*

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 156

<sup>16</sup> Augé, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992 : 100.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>21</sup> Signifie "avoir lieu" à la suite d'une préparation à cette fin. C'est le verbe "vorkommen" qui rend compte d'un événement ou d'un accident.

<sup>22</sup> Noiriél, Gérard 2006 *Le creuset français. Histoire de l'immigration. XIXe-XXe siècle* - 1988 -, Paris, Seuil/Points, 2006. En vertu d'une méthodologie qui est aussi la nôtre, on notera la diversité des sources intégrant poésie et fiction aux données documentaires dans la section "Fragments de mémoire" (p. 127-135).

<sup>23</sup> D. Coste, "Exil, exotisme et valeur", *Exil et littérature* (sous la dir. de J. Mounier), Grenoble, Publications de l'Université des langues et lettres de Grenoble, 1986, p. 100.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 107.

<sup>25</sup> Dans le roman de M. Duras, la vie du Vice-consul creuse un parallèle avec celle de la jeune fille puisqu'il est aussi à Calcutta en attente d'une décision administrative suite à un incident à meurtrier à Lahore où il était en poste. Double exil en somme,

<sup>26</sup> Deleuze, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 15.

<sup>27</sup> Kafka, "Discours sur la langue yiddish", *Préparatifs de nocce à la campagne* (tr. M. Robert), Paris, Gallimard, 1980, p. 372.

<sup>28</sup> Lanzmann, Claude, "Les non-lieux de la mémoire", in *Au sujet de Shoah*, Paris, Belin, 1990, p. 285

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 294

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 290 Ailleurs, Lanzmann exprime une position divergente: “Ce qu’il y a eu au départ du film, c’est d’une part la disparition des traces: il n’y a plus rien, c’est le néant, et il fallait faire un film à partir de ce néant” (*Ibid.*, p. 295).

<sup>31</sup> Le *waste land* de T. S. Eliot.

<sup>32</sup> Lanzmann, Claude, “Les non-lieux de la mémoire”, p. 299

<sup>33</sup> Didi-Huberman, Georges, *Génie du non-lieu. Aie, poussière, empreinte, hantise*, Paris, Minuit, 2008, p. 34.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 126. “Hantises de passage, hantises déplacées”, dit-il encore. Hantises exilées, pourrait-on poursuivre.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>36</sup> Ouellet, Pierre, *L’esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Trait d’Union, 2003, p. 52 et 53. Foisonnement créatif qui porte le risque de la confusion puisque, à propos de certains récits urbains, l’auteur évoque “une ère post-urbaine [...] où la khôra et le khaos ne font qu’un, lieu et non-lieu, être et non-être” (*Ibid.*, p. 167).

<sup>37</sup> Minor, Nata, pp. 837-845 “Capitales de non-lieu: Vienne, Freud, Schnitzler”, *Critique*, n. 339-340, 1975, p. 837.

<sup>38</sup> Choisie par Michel Butel et Luc Bondy pour la représentation de la pièce au Théâtre des Amandiers, à Nanterre, en 1984.

<sup>39</sup> *Une certaine prose francophone l’illustrerait selon Emer O’Beirne. Voir son article “Navigating “Non-Lieux” in Contemporary Fiction: Houellebecq, Darrieussecq, Echenoz, and Augé”, Modern Language Review, n. 101, 2006, p 388-401.*

<sup>40</sup> Baudelaire, Charles, *Les fleurs du mal et autres poèmes*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 108.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 38

<sup>42</sup> Benjamin, Walter, *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l’apogée du capitalisme* (tr. J. Lacoste), Paris, Payot, 1982, p.42.

<sup>43</sup> Mallarmé, Stéphane, “Le vierge, le vivace et le bel aujourd’hui...”, *Poésies*, Paris, Gallimard/poésie, 1973, p. 90.

<sup>44</sup> *Id.*

---

<sup>45</sup> Le roman contemporain semble particulièrement attentif à la problématique du non-lieu sous diverses formes au point d'en créer une nouvelle forme de subjectivation; voir Durand, Alain-Philippe, "Des romanciers en faveur du non-lieu" in *Die Poesie und die Künste als inszenierte Kommunikation* (dir. Beatrice Nickel), Tübingen, Stauffenburg Verlag, 2011, pp. 73-83.

<sup>46</sup> Lévinas, Emmanuel, "Paul Celan. De l'être à l'autre", *Noms propres*, Biblio/essais, 1987, p. 54.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>49</sup> Apollinaire, "Le voyageur", in *Œuvres poétiques complètes*, Paris, La pléiade, 1956, p.78.

<sup>50</sup> Perec, Georges, *Récits d'Ellis Island*, Paris, INA/Sorbier, 1980, p. 27-28.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>52</sup> Kafka, *Journal* (tr. M. Robert), Paris, Grasset, 1981, p. 321. L'entrée date du 8 janvier 1914.

<sup>53</sup> Perec, Georges, *Récits d'Ellis Island*, p. 44.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>55</sup> Jaccard, Roland, *L'exil intérieur. Schizoïdie et civilisation*, Paris, Points, 1978, p. 99.

<sup>56</sup> Perec, Georges, *Penser/Classer*, Paris, Seuil, 2003, p. 127

<sup>57</sup> Perec, Georges, *W ou Le souvenir d'enfance – 1975 –*, Gallimard/L'imaginaire, 1993, p. 13 et 17.

<sup>58</sup> Discours pris ici non pas au sens de Foucault mais tel que le comprend Meschonnic à la suite de Benveniste : le discours de quelqu'un situé dans son historicité.

<sup>59</sup> Burgelin, Claude, *Georges Perec*, Paris, Seuil/Les contemporains, 1988, p. 154.

<sup>60</sup> Perec, Georges, *W ou Le souvenir d'enfance*, p. 97-98.

<sup>61</sup> Il retentera l'aventure en direct et pour la radio dans la "Tentative de description des choses vues au Carrefour Mabillon le 19 mars 1978". L'inventaire fait partie des appareillages favoris de la poétique perecquienne.

<sup>62</sup> "Décrire [...] ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages", *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien – 1975 –*, Christian Bourgois/Titres, 2008, p. 10.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 49-50

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 26. On ne peut présumer que l'imaginaire de Perec ait effacé le rôle des autobus parisiens lors de la rafle du Vel' d'Hiv. D'où l'ironie grinçante et réparatrice de leur mention dans la *Tentative*.

---

<sup>65</sup> Bouvier, Nicolas, "La clé des champs", in *Pour une littérature voyageuse - 1992 -*, Bruxelles, Editions Complexe, 1999, p. 4).

<sup>66</sup> Perec, Georges, *Tentative*, p. 38-39.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 9 et 50.

<sup>68</sup> Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 120.

<sup>69</sup> Tourgeniev, Ivan, *Mémoires d'un chasseur* (tr. Henri Mongault), Paris, Folio, 2010, p. 555.

<sup>70</sup> Voir B. Bender et M. Winer (eds.), *Contested Landscapes : Movement, Exile and Place*, Oxford et New York, Berg 2001 ainsi que A. Haebich et B. Offord (eds.) 2008, *Landscapes of exile: 'once perilous, now safe'*, Berne et Oxford, Peter Lang, 2008.

<sup>71</sup> Appadurai, Arjun, *Modernity at Large*, University of Minnesota Press, 1996.

<sup>72</sup> Tourgeniev, Ivan, *Mémoires d'un chasseur*, p. 222.